

PAULE CONSTANT

Intime conviction



SÉRIE NOIRE

Gallimard-Le Monde

Née à Gan (Pyrénées-Atlantiques), Paule Constant, docteur ès lettres, enseigne actuellement la littérature française à l'Institut d'études pour étudiants étrangers de l'université d'Aix-Marseille. Elle a commencé à écrire tardivement, « *la trentaine venue* ». « *Jusque-là, j'étais une lectrice comblée, lire me suffisait* », dit-elle. Sa passion pour l'Afrique, où elle a vécu, se retrouve dans quatre de ses huit romans (tous chez Gallimard), dont le premier, *Ouregano* (1980, prix Valery Larbaud 1981). Puis dans *Balta* (1983), *White Spirit* (1989), *La Fille du Gobernator* (1989).

L'éducation des filles et l'observation de la condition féminine sont aussi pour elle matière à fiction et à réflexion. Elle leur a consacré trois romans : *Propriété privée* (1981), *Le Grand Ghâpal* (1991), *Confidence pour confiance* (1998). Ce dernier livre, après avoir reçu le prix France Télévisions, a été couronné par le prix Goncourt 1998. La formation des jeunes filles d'autrefois est aussi le sujet d'*Un monde à l'usage des demoiselles* (1987, Grand Prix de l'essai de l'Académie française). Son dernier roman, *Sucre et secret*, paru en janvier, met de nouveau en scène des femmes, aux Etats-Unis, face à la peine de mort.



JACQUES SASSIER/GALLIMARD

Paule Constant

Intime conviction

Magali a le regard vert, un peu paresseux, oublieux. Elle a le regard qui se renverse et chavire, elle va fermer les yeux.

– Madame ! Le président du tribunal la rappelle à l'ordre.

Son chagrin est devenu chronique, à force. C'est comme un rhume dont elle ne guérirait pas et qui l'obligerait à garder dans son poing serré ce mouchoir dont elle se tamponne tour à tour les yeux, les lèvres, le nez...

– Madame, répondez je vous prie au commissaire Maigret.

C'est fou comme un nom peut faire obstacle. Son histoire s'était arrêtée violemment sur le nom de ce commissaire, comme une voiture se ramasse sur un platane au tournant d'une route toute lisse. S'il ne s'était pas appelé Maigret, elle n'aurait peut-être pas réagi comme elle l'avait fait lors de l'interrogatoire, silencieuse et rêveuse, déstabilisée soudain parce que l'homme qui lui faisait face derrière le bureau du commissariat de l'Estaque ne ressemblait pas à l'autre, à Bruno Cremer. Elle n'aurait pas donné l'impression qu'elle cherchait ses mots, qu'elle dissimulait les faits. Le commissaire Maigret n'aurait pas noté dans son rapport « personnalité complexe, réfléchie, sans aucune spontanéité ».

Pendant qu'elle comparait l'embonpoint de Bruno Cremer et la sécheresse méditerranéenne du commissaire Maigret, la blondeur onctueuse de Bruno Cremer et le poil noir et dru du commissaire Maigret, pendant ces interminables minutes où, silencieuse, elle ne pensait pas au meurtre de son mari mais seulement à sortir d'une fiction pour en comprendre une autre, il l'avait jugée calculatrice et manipulatrice. Et aujourd'hui, en plein tribunal, le même nom la plongeait dans une histoire qui n'était pas la sienne et qui relevait d'une littérature qui n'avait rien à voir avec la réalité de sa vie. C'est devant le commissaire Maigret que, de simple témoin, elle était devenue coupable. Du moins lui avait-elle fait soupçonner qu'elle pouvait être pour quelque chose dans le crime. Elle lui avait donné

l'idée d'aller regarder de son côté, d'aller fouiller dans sa vie rangée de responsable du Service des eaux de l'Estaque, d'interroger son téléphone. De mettre un entêtement minutieux à reprendre une affaire qui allait être classée.

– Alors, Madame ! s'impatiente le président.

– Je vais répondre, monsieur le Président.

Son mari, enfin ex-mari, dont elle était en train de divorcer au moment du crime, vivait avec sa maîtresse à l'autre bout de l'Estaque, dans un de ces lotissements modernes qui pullulent sur les collines. Elle avait gardé la vieille maison d'où l'on voyait la mer entre deux platanes. Il venait quand il voulait voir leurs deux garçons, le grand de quinze ans et le petit, celui qui avait l'âge de la séparation. Marco était parti avec Sylvie, il avait refait sa vie avec leur meilleure amie, ils avaient eu aussi un petit garçon. Son petit garçon à elle n'avait pas empêché que Marco la quitte, l'autre avait provoqué la vie commune de ses parents. Leur appartement était, paraît-il, la maison du bonheur.

C'est sur ce point que le commissaire Maigret insistait. Elle voulait faire croire que la séparation s'était bien passée. Il avait la preuve du contraire : toutes les exigences de Magali, ses récriminations avant d'accepter, bien forcée, le divorce.

– Le commissaire Maigret veut dire que vous aviez des raisons d'en vouloir à votre mari, Madame. Il veut dire aussi que si votre mari était heureux avec vous, il était plus heureux avec Sylvie avec laquelle, les témoins sont unanimes à l'affirmer, il a connu un véritable épanouissement.

Elle serre son mouchoir entre ses doigts. Elle doit acquiescer au bonheur de son mari avec l'autre, devenue partie civile, qui se fait décerner en plein tribunal un certificat de légitimité. C'est le monde à l'envers. La garce qui lui a pris Marco, qui a abandonné Franck, divisé leurs amis, celle par qui le malheur est arrivé, l'insolente, la dévergondée, se drape dans la dignité de son veuvage. A Magali, dans le box, il ne reste rien, même pas l'illusion que Marco ait pu être heureux avec elle. Elle dit dans un souffle :

– Je ne le haïssais pas.

– Vous le haïssiez assez pour commanditer son meurtre. Pour persuader ce pauvre type de l'exécuter à votre place..., intervient sèchement Maigret.

Tous les yeux se posent, comme si on le découvrait, sur le meurtrier assis près d'elle. C'est, depuis le début, une énorme présence que l'on évite de regarder. Un homme sans âge, lourd, massif, presque obèse, épais de traits, laid d'une laideur ordinaire. Rien de com-

mun avec elle, fine, et en dépit des circonstances, gracieuse. Mais pour lui, l'affaire est entendue. Il est passé par les mains de Maigret, il a fait des aveux complets. Tout est classé dans ces pièces à conviction numérotées, auxquelles le président se réfère avec une virtuosité qui montre à quel point le dossier a été bien monté, à quel point il le possède.

Yvon a reconnu avoir assassiné Marco de trois coups de fusil de chasse, le dernier tiré à moins de 30 centimètres du cou, alors que la victime était à terre et tentait de protéger son visage de son bras. Yvon a tué Marco devant le domicile de Sylvie à 7 h 30 du matin, après avoir immobilisé sa voiture en crevant deux de ses pneus. C'est à genoux, alors qu'il dévissait les boulons, que Marco a été exécuté par un type qu'il ne connaissait pas et qui lui a dit avant de l'achever : « Tu vas enfin la laisser tranquille. Tu vas arrêter de la faire souffrir. »

Après cette bruyante opération punitive qui a mis quinze personnes au balcon, dont la malheureuse Sylvie, Yvon s'est enfui, la capuche de son survêtement rabattue sur le visage. Les plaques d'immatriculation de sa Fiat avaient été passées au cambouis. Il est rentré chez lui, il a garé la voiture dans l'arrière-cour au milieu des épaves destinées à la casse. Sa femme dormait. Il s'est fait un café. Pendant que le café coulait, il a appelé Magali. Il a dit : « C'est fait. » Il y a eu un souffle, un gémissement...

– Pièce A231a, durée de l'appel : 26 secondes, il est 8 h 10, indique le président.

Magali sera au bureau à 8 h 30.

– Comment l'avez-vous trouvée ce matin-là ?, demanderont à différents témoins les policiers qui mènent l'enquête.

– Comme d'habitude.

– Pas un peu plus émue ?

– Non, comme d'habitude.

– C'est-à-dire ?

– Plutôt réservée. Selon qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, on lui trouve de la distance ou de la réserve, de la hauteur ou de l'efficacité.

– Qu'est-ce qu'elle a fait ?

– Comme d'habitude. Elle s'est assise à son bureau, elle a passé des coups de fil.

– Pièce A267b, confirme le président. D'abord à la mairie pour joindre le responsable du matériel, durée de l'appel 2 minutes 30 secondes. Puis à sa mère pour lui dire de continuer le Toplexil pour le bébé enrhumé. Après ?

Après, les policiers sont arrivés au Service des eaux.

– 9 h 15, précise le président en consultant une note.

Les témoins défilent, toutes les collègues qui étaient au bureau ce matin-là. Celles qui l'ont vue encaisser la nouvelle, celles qui l'ont accompagnée jusqu'à la voiture qui la conduisait à la morgue. Les inspecteurs, le commissaire Maigret, qui la rencontrent pour la première fois. Ce que veut savoir le président, c'est si elle était « émue », « très émue », « bouleversée », et si l'on peut relever dans son attitude des indices qui montreraient qu'elle avait déjà eu connaissance de la mort de son mari.

– Le coup de fil a été passé à 8 h 10. Vous n'avez pas parlé, Madame, pourquoi ?

– La peur, affirme l'avocat de Magali.

Ce dont se souviennent les femmes qui témoignent, c'est surtout de leur propre choc. Toutes connaissaient Marco, toutes l'appréciaient. Ce sont elles qui demandent aux policiers des précisions qu'ils ne veulent pas donner. Elles sont à mille lieues d'envisager un assassinat. Elles pensent à un accident de la route. Et déjà elles l'expliquent, le justifient, le commentent : ce goût pour la vitesse, cette hyperactivité pathologique, « comme s'il se dépêchait de vivre ».

– Mais, reprend le président, Magali, a-t-elle aussi pensé que c'était un accident ?

– Peuchère, répond la femme de service, quand on vient vous dire que votre mari est mort, vous pensez à l'infarctus, à l'accident de la route... et se tournant vers le box, pas à « ça ». « Ça », c'est lui, c'est le crime.

Mais alors, quand dans cette histoire commence-t-on à penser à « ça » ? Pas tout de suite. On est début juin, l'affaire sera résolue mi-septembre. Entre-temps, tout le monde sera parti en vacances et revenu à l'Estaque. Les fournitures de la rentrée scolaire auront été achetées et Magali sera au Service des eaux à 8 h 30.

De juin à septembre, alors que le quartier se vide, que les volets se ferment et que les journalistes s'orientent vers un règlement de comptes dans le milieu, le commissaire Maigret se concentre sur Marco. Il ne cesse d'interroger sa vie et le mort n'en finit pas de parler. C'est comme une longue discussion entre amis qui se sont retrouvés et qui n'arrivent pas à épuiser leurs points communs. Outre qu'ils viennent de se séparer de leur femme, ce qui n'est pas une mince affaire, ils ont quarante ans tous les deux, une taille moyenne, ils sont secs, presque maigres. Ils courent le matin sur le boulevard de la Mer, en jogging de microfibre brillant qui marque

les muscles. Ils commencent à perdre leurs cheveux, Maigret tâte sur le dessus de son crâne la couronne dégarnie.

Marco est devenu son ami comme il a été l'ami de Bernard et de Franck, les autres mousquetaires. Ce qui frappe le commissaire, c'est ce groupe de quadras dynamiques, heureux de vivre, soudés autour de Marco, les commerciaux de la société Anicola. Au départ, une toute petite boîte, un couple, Annie-et-Nicolas, qui dans l'euphorie des années Tapie crée une entreprise, deux ou trois copains qui en veulent et qui en cooptent d'autres. Ils ont tapé dans le mille, la climatisation monobloc, confort indispensable des étés torrides. Mais peu importe ce qu'ils vendent. Ce qui les passionne, c'est vendre. Le couple fondateur régenté tout depuis Cannes. Le réseau s'étend jusqu'à Nice, et Marco a pénétré les Bouches-du-Rhône qu'il climatise massivement.

Chaque année, Annie-et-Nicolas louent une salle de conférences dans un grand hôtel. Toute la journée on fait le bilan, on projette des diagrammes, on trace des perspectives, on bosse quoi ! Le soir, c'est soirée de gala avec les épouses, distribution des prix sur scène, remerciements, applaudissements sur l'air du *Blues du businessman*. Ils sont en uniforme, veste bleu azur, cravate club. Ils y croient. Ils font des montages de photos, ils tournent des kilomètres de vidéos. C'est fou ce que ces gens aiment se photographier, se filmer. Il n'y a pas un instant de leur vie qu'ils n'immortalisent.

Avec la vente, c'est le bonheur conjugal qui prime. Annie-et-Nicolas l'exigent : « Rien que des couples stables. » Sylvie et Marco en partant ensemble ont lancé un fameux pavé dans le lac d'harmonie de la société de climatisation. Ils ne sont pas les premiers à divorcer pourtant. Trois ans plus tôt, Bernard, cadre fondateur, s'est séparé de Valérie et Valérie, qui ne pouvait avoir d'enfant avec Bernard, s'en est fait faire un par un type que personne n'a rencontré. Valérie n'apparaît pas sur les dernières photos, Bernard est resté. On ne lui parle pas de Valérie. Cet incident n'a rien à voir avec le scandale Sylvie et Marco qui a failli faire implorer la société. Le drame concerne deux couples toujours unis sur les photos : Magali et Marco, Franck et Sylvie.

Le dernier cliché où le groupe est au complet est pris à Las Vegas, où Annie-et-Nicolas ont réuni les cadres et leurs épouses pour une super-parade qui doit, en les récompensant pour des résultats exceptionnels, leur montrer tout ce qui reste à faire pour atteindre le niveau américain. « Ça les booste », selon l'expression de Marco, élu sous les sunlights « manager de l'année ». Ça l'a boosté aussi du côté de sa vie. C'est à Las Vegas qu'il décide de quitter

Magali pour partir avec Sylvie. C'est là que les enfants se font et que les couples se défont.

Le commissaire Maigret se dit que, décidément, avec le fusil de chasse, les plombs pour sanglier, les pneus crevés et la voiture grossièrement maquillée, ce n'est pas un crime du milieu. Il en est sûr, le criminel est sur la photo. Il soupçonne Franck, le mari de Sylvie. Depuis Las Vegas, le malheureux a dû encaisser son cocufiage et la présence insupportable de Marco, son chef de réseau, qui lui a conseillé, s'il le prenait aussi mal, d'« aller se faire voir ailleurs... »

Quand Franck se trouve en face du commissaire Maigret, il explose d'un ressentiment qui doit beaucoup à sa solitude présente et à son amour pour Sylvie. Sa rancœur se double d'une désillusion sur le couple fondateur qui n'a pas agi comme il aurait dû, en sanctionnant Marco. Au contraire, pour protéger l'entreprise, Annie-et-Nicolas ont favorisé le couple illégitime. Sylvie sera la première femme à entrer dans la société comme manager. Lui, personne ne l'écoute, on lui dit de prendre exemple sur Bernard qui a accepté le départ de Valérie. Avec Magali, le courant ne passe pas. Ils s'en veulent mutuellement de ne pas avoir su garder leur conjoint. Quand ils se voient, ils échangent quelques souvenirs et beaucoup d'amertume. Ensemble, ils ressassent et se montent la tête. Magali pleure et se plaint. Finalement, elle le déprime. Pour ne pas nourrir sa douleur, il l'évite.

- Vous auriez pu tuer Marco ?, demande le commissaire Maigret.
- Moi, non...

Si Franck n'a pas tué Marco, qui l'a tué ?, se demande le commissaire Maigret en faisant passer et repasser les photos du groupe dont il finit par connaître chaque visage. Il est de plus en plus convaincu que c'est une vengeance, une sorte de crime de famille et que l'assassin est sur la photo. Il compte une vingtaine de suspects possibles. Enfin 19 sans Marco, le mort, 18 sans Sylvie, la veuve inconsolable, 17 sans Franck qui est blanchi de tout soupçon. Il demande 17 enquêtes téléphoniques englobant les six derniers mois.

A première vue les numéros, les horaires, les temps de communication peuvent sembler abstraits et rébarbatifs. En fait, les chiffres parlent mieux que les mots. Ils racontent une histoire, ils délimitent un champ de relations sociales, les rapports professionnels, amicaux ou amoureux, avec des appels réitérés, courts, précipités ou interminables. De longues fidélités, de brusques ruptures. Le commissaire Maigret s'aperçoit que Magali et Bernard appellent ou sont appelés par le même numéro. Renseignement pris, il s'agit de celui de Valé-

rie, l'ex-femme de Bernard qui semble être restée la meilleure amie de Magali. Elles s'appellent beaucoup. Deux ou trois fois par jour avant le meurtre. Une fois à 8 h 10 le jour du meurtre, mais plus jamais depuis le meurtre. Le commissaire Maigret a un adage : « Les téléphones ne parlent jamais autant que lorsqu'ils se taisent. »

Pourquoi des amies qui se téléphonent plusieurs fois par jour ne s'appellent-elles plus du jour où le malheur frappe l'une d'entre elles ? Visiblement, au moment de la séparation, Magali a cherché de l'aide auprès de Valérie et Valérie s'est portée au secours de Magali et puis soudain, néant, plus rien. « Il faut faire parler le silence », dit le commissaire Maigret à son équipe. Le téléphone de Magali, restera muet, Maigret le sait, mais celui de Valérie parlera, il en est persuadé. Et il parle. A la rentrée, Valérie appelle une entreprise de démolition de voitures. Elle demande l'enlèvement d'une voiture dont elle indique la marque, la couleur, l'immatriculation et l'emplacement. Et au numéro près, Maigret se rend compte qu'il s'agit de la Fiat Uno blanche signalée par tous les témoins du meurtre. Il rend visite à Valérie.

Valérie aurait du mal à figurer encore sur la photo des cadres dynamiques et de leurs pimpantes épouses, elle vit dans un mobile home, dans une sorte de décharge au milieu d'épaves de voitures. C'est une femme à l'abandon mais avec un air heureux. Elle vit avec l'ami qui lui a fait l'enfant qu'elle rêvait d'avoir. Ils n'ont pas d'argent parce qu'il est au chômage. Il travaille au noir par-ci par-là. Mais ils ne vont pas s'éterniser dans le secteur, ils sont sur le départ. Ils vont vivre au Canada. Valérie a vraiment tourné la page managers et soirées Anicola, elle s'est laissée grossir dans un survêtement informe. « Et Bernard ? », demande Maigret. Bernard, elle le voit toujours, ils ne sont pas fâchés, il lui donne même de l'argent pour boucler ses fins de mois. « Et Magali ? » Magali, elles se sont beaucoup vues au début. La pauvre était sous le choc de la trahison de Marco, elle était si désespérée, mal, vraiment très mal, avec ce bébé sur les bras en plus. Mais cela fait longtemps qu'elle n'a plus de nouvelles. C'est de sa faute aussi, elle ne l'appelle plus, toute à ce projet d'émigration au Canada.

- Vous l'avez quand même appelée le jour du crime à 8 h 10 intervient Maigret.

- Pourquoi je l'aurais appelée, répond Valérie ? Je suis même pas allée à l'enterrement de Marco.

C'est comme ça, naturellement, qu'Yvon est revenu le même soir, sa journée finie, au mobile home, où Maigret l'attendait, près de Valérie en pleurs, pour un rendez-vous inéluctable. D'abord il a

nié. Puis, devant les preuves, il a tout reconnu. Il avait préparé un piège mortel pour un homme qu'il ne connaissait pas et qu'il avait filé pour repérer ses habitudes. Il avait été chercher une voiture à la casse, l'avait réparée, l'avait maquillée. Il avait gonflé le moteur, noirci les plaques minéralogiques avec du cambouis. Il avait guetté sa victime devant chez Sylvie, en prenant soin de se cacher, sa capuche tirée sur la tête. Il avait immobilisé sa voiture pour l'empêcher de partir. Il l'avait tué de trois coups de feu. Le dernier presque à bout portant...

– Pourquoi ?, a demandé Maigret.

– Parce qu'ELLE me l'avait demandé.

– ELLE ?, demande Maigret.

– Magali, dénonce l'assassin.

– Pourquoi, demande encore Maigret, avoir tué un homme que vous ne connaissiez pas ?

– Par amour.

L'affaire est bouclée. Maigret a son meurtrier, un homme de main, un pauvre type en pleine dérive. Et aussi la tête pensante qui a organisé et payé. Magali est sur chaque photo, sur toutes les vidéos. A la cour de juger.

S'il y a un mobile auquel personne ne croit dans la salle d'assises, c'est justement l'amour. Les deux inculpés sont assis loin l'un de l'autre, chacun cramponné à son bout de barre. Ils détestent être réunis sur le même banc. Lui charge, sans la regarder, cette femme qu'il hait. Elle, le corps révolté, le poing serré sur son mouchoir, refuse la présence de cet homme à ses côtés. « Amour », répètent les enquêteurs, argent aussi. Elle a payé le crime.

Ils ont étudié les carnets de chèques où Magali note scrupuleusement, naïvement selon les uns, cyniquement selon les autres, toutes ses dépenses. Elle a bien payé Yvon et sur facture, une fausse facture, avec logo d'une entreprise bidon, pour une réfection façade et volets qui n'a jamais été effectuée, même si la peinture a bien été achetée dans un Bricotout. Il y a aussi plusieurs autres chèques que la partie civile détaille avec complaisance.

– On ne tue pas pour le montant d'une réfection de façade, on ne tue pas pour quelques petits chèques, interrompt l'avocat de Magali. Ce n'est pas avec cette somme que vous établirez l'existence d'un « contrat ».

– Cela se monte quand même à 30 000 francs, remarque le président. C'est beaucoup. Comment en êtes-vous arrivée à payer cette somme en six mois ?

Elle explique qu'elle s'est retrouvée toute seule avec ses deux

enfants. Elle a son métier, bien sûr, qu'elle aime, et sa maison qu'elle adore. Après dix-huit ans de mariage, à l'approche de la quarantaine, son divorce l'oblige à changer de vie. Elle n'est pas une femme forte. Sa force, c'est l'habitude, le même quartier, la même maison, le même métier. Brusquement, elle doit vivre différemment mais sans pouvoir tourner la page. Marco continue à venir. Il entre dans la maison comme chez lui. Il vient quand ça l'arrange. Parce qu'il passe dans le quartier, parce qu'il a besoin de ses skis ou de son VTT. Parce qu'il a des places de foot pour lui et son fils aîné. Chaque fois, cela la bouleverse. Elle ne peut s'habituer à cette vie. Elle voudrait un vrai divorce. Une pension régulièrement versée, par prélèvements. Des jours de visite fixés par le juge. Des vacances partagées. « A quoi bon, rétorque Marco, je te donnerai ce dont tu as besoin, je viendrai voir les enfants quand je serai libre. Pourquoi faire comme si on s'entendait pas quand justement on s'entend bien ! »

Elle ne s'entend plus avec lui. Ses défauts l'exaspèrent. Dix-huit ans par monts et par vaux, mille projets à l'heure, jamais en place. Toujours à elle d'assumer le quotidien et les études de leur fils. Elle raconte tout cela le dimanche à Valérie, dans le mobile home. Elle vide son sac. Elle dit tout ce qu'elle n'a jamais pu dire, ni à Annie-et-Nicolas, ni à Bernard, ni à Franck, ni aux autres si motivés par cette vie et qui badent devant Marco, « le meilleur d'entre nous ». Tous ceux qui ont accepté qu'il la quitte, « elle était trop timide pour lui, elle était un frein pour sa carrière », et qu'il parte avec Sylvie, « ces deux-là étaient faits l'un pour l'autre, ils se sont bien trouvés, ils vont faire des étincelles ensemble ». Témoin des confidences, Yvon compatit, il la comprend, il voudrait l'aider. Il est si gentil. « Un nounours », dit Valérie.

Ils regardent de vieilles photos, ils se passent les cassettes vidéo des concours de vente. Yvon commente. Franck n'est qu'une demi-portion, derrière ses gros carreaux Bernard a des yeux de poisson, et Marco n'en a plus beaucoup sur le caillou. « Ce sont des guignols et en plus ils n'ont pas de couilles. » En prenant le café, ils se moquent du monde des petits managers de la côte bleue. Encouragée par Valérie, Magali rejette toutes ces années de management, de vente forcenée, dix ans de karaoké dans les salons modulables des hôtels Mercure. Ces années d'Anicola et de week-ends de remotivation dans la villa de Cannes. Valérie est la preuve heureuse qu'on peut vivre autrement, ailleurs, avec un homme, un vrai, « pas un commercial ». Avant de rencontrer Valérie, Yvon a été gendarme. Avec son commando, il a sauté sur Kolwezi. Depuis, il a une plaque de fer derrière le crâne. « Tu peux toucher si tu veux ». Après, il a été engagé par les Missions spéciales. Il ne veut pas préciser.

- Dis-le, tu peux le dire à Magali, elle ne le répétera pas, tu sais !
- Garde du corps de Mitterrand.

Quand l'ex-gendarme, ex-commando, ex-garde du corps vient trouver Magali pour inspecter les systèmes de fermeture de sa porte, de ses fenêtres et de son portail, elle éprouve de la reconnaissance pour cet homme si serviable qui se préoccupe de sa solitude et de sa sécurité. Yvon parle très sérieusement. L'Estaque est devenu un quartier dangereux. A la sûreté de Marseille, on lui a raconté des effractions avec viol, des saucissonnages avec torture, que l'on ne divulgue pas pour ne pas affoler la population. Magali doit faire blinder sa porte d'entrée, mettre un verrou au portail. Il ira au Bricotout. Il lui montera lui-même les serrures. Elle veut lui avancer de l'argent. Il refuse qu'elle lui paie les travaux, il ne prend que ce que coûte le matériel. Elle insiste. Elle gagne sa vie. Valérie et lui tirent le diable par la queue. Pas pour longtemps, triomphe-t-il, bientôt le départ pour le Canada, la cabane en bois, le sirop d'érable et la moto-neige.

- Je peux comprendre, dit le président, que vous régliez des fouritures, des petits travaux. Mais cette fausse facture. Vous n'êtes pas dupe quand même ! Ou alors vous êtes complice... Le président s'impatiente, il consulte ses notes.

- Et puis ce qui me dérange, ce sont ces notes de frais d'essence. Pourquoi ?

Elle acquiesce, en fermant les yeux et en portant son mouchoir à la bouche. Yvon n'a pas fait longtemps illusion. Les verrous n'ont jamais été posés. Il a mis deux semaines à démonter les serrures. Deux semaines où elle le retrouve tous les soirs installé chez elle, à l'attendre. Il discute avec son fils de quinze ans, parle des commandos, lui fait tâter la plaque. Il raconte ses campagnes et les imprudences de Mitterrand qui ne le prévenait jamais de son emploi du temps. Il se mêle de tout, de la façon dont elle fait ses courses et de celle dont elle couche le bébé. « Tu n'a jamais entendu parler de la mort subite du nourrisson ? » Agacée, elle lui demande de ne pas débarquer à l'improviste, de l'appeler avant de venir. Elle ne veut pas qu'il rencontre Marco. Le divorce n'est pas prononcé. On ne sait jamais, Marco pourrait prendre ce prétexte pour demander la garde des enfants. « Qu'il essaie », menace Yvon. Il continue à venir.

Elle le retrouve chez elle, à entasser dans son jardin des objets de récupération dont elle aura, paraît-il, grand besoin un jour ! Il entreprend de refaire l'électricité qui n'est plus aux normes. Il désorbite toutes les prises, elles pendent lamentablement au bout des fils. Elle s'irrite, le menace de Marco. Il lui répond qu'elle n'a pas à se faire de

souci. Quand il vient la retrouver, il sait très bien où se trouve Marco. Il l'a pris en filature. Il ne fait que ça de ses journées, suivre Marco. Qu'elle se rassure, Marco ne lui fera pas de mal. Car s'il s'avisait de le faire, de toucher un seul cheveu de sa tête, de lui reprendre ses gosses, il lui mettrait une grosse, mais alors très grosse correction. Il sait frapper sans laisser de traces. Un soir, alors que Marco vient discuter avec son fils aîné et embrasser le bébé, lorsqu'elle le raccompagne jusqu'au portail pour fermer derrière lui, elle reconnaît, tous feux éteints, la voiture d'Yvon, qui attend, sa capuche sur la tête.

– Elle a peur, dit l'avocat.

Elle a peur, alors elle l'appelle de plus en plus souvent, pour le localiser et surtout pour savoir s'il n'a pas fait de mal à Marco, si elle peut rentrer tranquille chez elle. Elle le file à sa façon, par téléphone interposé. Quand il décroche, elle est rassurée. Elle peut le situer dans le mobile home, au bout de l'Estaque. Et elle ne reste pas longtemps en ligne. Quand Valérie lui répond qu'elle est toute seule et qu'elle ne sait pas où est passé Yvon, elle panique. Elle lui demande de la rappeler quand il sera revenu sous prétexte qu'elle se fait du souci de la savoir toute seule là-bas. « Tu parles comme Yvon, répond Valérie. La sécurité, vous n'avez que ça en tête. »

Brusquement, Yvon lui demande de payer l'essence de la filature. Il en fait des kilomètres chaque jour à courir derrière le 4 × 4 de l'autre ! Elle paie.

– C'est insensé, commente le président. Vous rendez-vous compte de ce que cela implique !

Elle paie et elle marque sur le talon du chèque « essence Yvon ». Elle paie aussi quand Yvon, qui a trouvé une occasion pour partir au Canada, lui demande d'avancer l'argent du voyage. Qu'il parte, qu'il se tire, qu'il se casse. Elle paierait le double pour ne plus l'avoir là, dans les jambes. Il fait un devis de peinture, réfection façade et volets. Il dit que ce sera une justification vis-à-vis de Marco et de Valérie.

– Et il ne part pas, constate le président.

Au contraire, il s'installe. C'est comme s'il avait quitté Valérie et qu'il s'était trouvé une nouvelle famille. Il surveille le bébé tout en continuant sa dévastation domestique. Il s'attaque aux murs, aux portes, aux fenêtres. Il se plaint : « Il y a beaucoup à faire. Marco ne s'est jamais occupé de rien. » Il en veut beaucoup à Marco.

Quand Yvon l'appelle le matin fatal à 8 h 10, son premier geste est de raccrocher, de plaquer le téléphone pour qu'il n'ait jamais sonné, qu'elle n'ait pas entendu ce qu'elle appréhendait d'entendre, à

savoir que l'autre brute est passé à l'acte, qu'il a administré l'énorme correction sans traces. Elle regrette de ne pas avoir prévenu Marco de l'existence de cet homme devenu incontrôlable. Il faudra lui expliquer comment elle a laissé Yvon envahir sa vie. Elle ne sait pas que Marco est mort. Elle le jure. Elle ne sait pas.

– Mais, interroge le président, quand les policiers viennent vous apprendre la mort de votre mari, pourquoi ne pas les avoir tout de suite prévenus, pourquoi les avoir envoyés au contraire sur la piste de Franck ? Madame, nous avons là votre réponse, cote B457c. A la demande : « Voyez-vous quelqu'un qui puisse en vouloir à votre mari ? » Vous répondez : « Franck voulait se venger, il me l'a dit à plusieurs reprises. » Vous ajoutez même : « Mon mari lui avait pris sa femme. » Et puis, continue le président, vous avez eu d'autres occasions de dénoncer le coupable. Lors de votre audition par le commissaire Maigret, par exemple. Vous restez silencieuse, Madame, pendant trois mois. Vous ne vivez pas isolée, vous avez une famille, un père, une mère, une sœur. Vous avez des collègues. Vous pouvez prévenir Valérie. Elle est peut-être, elle aussi, en danger. Il faut attendre qu'Yvon soit appréhendé, qu'il ait avoué pour que, à votre tour, après quatre interrogatoires où vous continuez à nier, vous avouiez connaître l'assassin. Et ce silence, Madame, ce silence dans lequel vous vous enfermez. Votre téléphone qui, le crime perpétré, n'appelle plus. Tout peut conduire à penser que vous avez commandité, puis conduit l'exécution, et même que vous avez harcelé Yvon pour qu'il passe à l'acte. Vous avez peu payé, Madame, mais vous avez payé.

Elle ouvre les yeux, elle se lève. Elle dit de façon précipitée, que la mort de Marco l'a terrifiée car le mécanisme de surveillance et de filature qu'Yvon avait organisé pour lui s'est refermé sur elle. Elle n'a pas besoin de l'appeler car il est toujours là, à attendre devant sa porte, la capuche recouvrant sa tête, ou derrière elle dans la file du supermarché, ou devant le collège de son fils aîné. A chaque instant, où qu'elle aille, il fait en sorte qu'elle se rende compte de sa présence. La seule fois où elle provoque un échange pour que la traque cesse, il lui enjoint de se taire, faute de quoi elle y passera, comme l'autre, avec son fils et le bébé. Et qu'elle ne s'avise pas de prévenir la police, il a ses informateurs. Qu'elle n'oublie pas les Missions spéciales, la Sécurité de Marseille, la Police des polices. Il a piégé la maison, installé des micros, placé des caméras. Il a fait mettre le téléphone de son bureau sur écoutes. Elle n'est jamais seule désormais, elle ne le sera jamais plus.

Dans la salle de délibérations, le président nous a dit qu'il fau-

drait préciser, au-delà du meurtre, le type de culpabilité d'Yvon. Si Magali partage cette culpabilité. Si Magali l'a influencé. Si c'est elle qui a décidé ou conduit le meurtre. Si au contraire elle a subi ou laissé faire. Le président a dit une phrase très belle, dont je n'ai plus les termes exacts en tête. Il a dit que nous devons juger en notre âme et conscience, sans haine et sans crainte..., selon notre intime conviction.